

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 19

Artikel: Prologue : lu à la soirée d'inauguration du théâtre de Lausanne, le 10 mai 1871
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PROLOGUE

LU A LA SOIRÉE D'INAUGURATION DU THÉÂTRE DE LAUSANNE,
LE 10 MAI 1871.

Lorsque tout pénétré de l'étude profonde
Qui devait, sans tarder, lui révéler un monde,
Colomb, sur l'océan, pensif et soucieux,
Cherchait à l'horizon le but cher à ses vœux,
Ses compagnons lassés d'une trop longue attente
Prirent tous en horreur leur demeure flottante ;
Chez eux se fit entendre une sourde rumeur ;
Et penchés sur le bord, le front triste et rêveur,
Ils doutaient du succès chaque jour davantage ;
Mais chaque jour Colomb relevait leur courage,
Affirmant que bientôt un heureux lendemain
Viendrait leur annoncer le terme du chemin.
Mais sans cesse leurrés d'une espérance vaine,
De désillusions leur coupe était si pleine
Que le navigateur leur promettant un port
Fit, pour les rassurer, un inutile effort ;
Ils ne l'écoutaient plus... Soudain d'une voix claire,
Perché sur le grand mât, le mousse cria : terre !!
Et sur les bords promis, ardemment attendus,
Tous les regards, longtemps, demeurent suspendus.
Alors des cris de joie, une indicible ivresse
Versent dans tous les cœurs une entière allégresse.

Cet épisode a dû, sans doute, mainte fois
Revenir à l'esprit de nombreux lausannois ;
Depuis dix ans privés par le sort opiniâtre
Du séduisant plaisir de jouir d'un théâtre,
Nous ressemblâmes fort aux pauvres matelots
Livrés avec Colomb aux caprices des flots.
Que de fois d'un théâtre on nous fit voir l'image
Et que de fois trompés par un flatteur mirage ;
Que de projets divers et savamment conçus,
Que de beaux plans détruits et que d'espoirs déçus !

La patience, à tous, devenait trop amère ;
Nous ne le vîmes plus que comme une chimère ;
Nul n'y voulait plus croire, et, de guerre lassés,
Nous mîmes ces projets au rang des trépassés.
Bercés sur l'océan des légères promesses,
Nous n'osions plus du sort attendre les largesses,
Et nous allions léguer nos plans à nos neveux,
Espérant qu'en leurs mains ils seraient plus heureux,
Quand, de nouveaux Colomb que nul revers n'accable,
Et dont le dévouement se montre infatigable
Nous crièrent : Victoire !... et ces lieux enchantés
Jetèrent sur nos fronts de joyeuses clartés !

Lorsqu'on n'espère plus que la surprise est belle !
Après le triste hiver, vient la saison nouvelle ;
Et chacun peut, ce soir, aisément s'assurer
Qu'il ne faut, ici-bas, jamais désespérer.
Pour mieux apprécier ce charmant édifice,
De quelques souvenirs permettez-moi l'esquisse,
Et l'historique vrai, rapidement tracé,
Du théâtre, chez nous, dès le siècle passé.

Remontons même au temps où l'illustre Voltaire
Vint chercher à Lausanne un repos salutaire,
Un asile de paix, près des bords si vantés
Que sa muse a, plus tard, éloquemment chantés.
Le grand homme eût bientôt un brillant entourage
Empressé de lui rendre un sympathique hommage ;
Artistes et savants, poètes, prosateurs,
Fondèrent un théâtre ou de gais amateurs
Jouaient avec talent les chefs-d'œuvre du maître,
Qu'au même instant Paris applaudissait peut-être.
Pour ces délassements, tout ce monde dispos,
Se donnait rendez-vous campagne Mon-Repos.
Le Mon-Repos d'alors, de modeste apparence,
Leur offrait un local construit sans élégance ;
Tout fut fait simplement, tout fut improvisé ;
D'ornements, de décors nul n'avait abusé.
Au plus grand bâtiment s'appuyait une grange,
Et, — le fait, aujourd'hui, paraîtra fort étrange, —
Sur un simple fenil se plaçaient les acteurs ;
Dans la maison du maître étaient les spectateurs.
Et c'est là cependant que l'on joua Zaïre.
Aussi, quand l'auteur même en son rôle eut à dire :
« En quels lieux sommes-nous ? Guidez mes faibles yeux. »
— « Seigneur ! c'est le grenier du maître de ces lieux, »
Répondit une voix s'élevant du parterre,
Jamais un mot plaisant n'amusa tant Voltaire.

Au culte des beaux-arts, à d'innocents plaisirs
Notre monde élégant consacrait ses loisirs ;
Et souvent réuni, près de la cathédrale
Où des grands marronniers la verdure s'étale,
Il dansait une ronde, et puis, tout à côté,
Le pauvre travailleur partageait sa gaieté.
Un soir, dansait aussi le bailli de Lausanne.
Entre son fils et lui vint une paysanne
Qui, dans un vieux refrain, chanta d'un joyeux ton :
« D'une main je tiens l'âne et de l'autre l'ânon. »
Cet aimable côté des mœurs de notre ville,
Pour l'agrément de tous, eut un succès fertile ;
On cultiva les arts, on les encouragea ;
Il se fit un élan que chacun partagea ;
Et l'on vit se combler une grande lacune :
Comprenant qu'un théâtre était chose opportune,
Au bas de Martheray, Duplex fonda le sien,
Dont il fut bien longtemps le fidèle soutien.
Son œuvre eut, à peu près, soixante ans d'existence ;
C'est l'âge où l'on rencontre assez d'indifférence,
Où des premiers succès, bien loin dans le passé,
Le prestige est déjà fortement effacé.
On fit au vieux local mainte et mainte chicane :
Il ne pouvait suffire aux besoins de Lausanne ;
Par un homme de l'art, plusieurs fois visité,
On prouva qu'il allait tomber en vétusté ;
Et son plafond devint un sujet d'épouvante
Suspendant sur nos fronts une mort imminente.
La charpente cédait, et faisait par moments
Entendre, assurait-on, d'horribles craquements ;
L'éclairage n'offrait aucune garantie
Contre tous les dangers d'un funeste incendie ;
Le plancher s'entr'ouvrait, le mur était fendu,

Et d'y remédier l'espoir était perdu.
On le ferma disant que la cité nouvelle
Exigeait un local plus vaste et digne d'elle,
Que si l'on agissait avec tant de rigueur
C'était pour éviter un désastreux malheur.

Ainsi l'on voit souvent un brave octogénaire,
Encor vert cependant, riche propriétaire,
Entouré de neveux qui, lorgnant le butin,
Pensent que le vieillard étant à son déclin
Il vaudrait mieux pour lui que sa mort fût prochaine ;
Car ils éprouveraient, disent-ils, trop de peine
A le voir prolonger dans des jours attristés
Les misères de l'âge et des infirmités.

Puis le temps s'écoula dans une longue attente.
Le théâtre promis fut une œuvre bien lente !
Huit ans étaient comptés, puis des mois, puis des jours...
« On désespère alors qu'on espère toujours. »
Tous se plaignaient ; plusieurs disaient avoir appris
Que la mort du théâtre était un parti pris.
Mais, chut!... pas de murmure! un projet se présente.
L'occasion est belle, assurée, excellente :
Au bout du Pont-Pichard, le grand jardin Tavel,
En tous points va répondre à notre long appel.
Un comité se forme, et déjà l'architecte
Convoite le terrain, le mesure et l'inspecte...
La chose allait de soi ; municipalité,
Amateurs, gens de goût, toute l'édilité
Voulaient enfin combler le déplorable vide
Qui devenait chez nous de plus en plus aride.
Mais jamais les projets ne furent assez mûrs
Pour que de l'édifice on éleva les murs.
De nos illusions se vida l'escarcelle ;
Le terrain fut vendu parcelle après parcelle !...
Nous n'avions cependant pas encore le sujet
De tant récriminer, car un nouveau projet
Devait tout réparer ; une main bienfaitrice
Allait de l'entreprise être la protectrice.
Au bureau de la Poste il fallait un terrain,
Mais à l'enfant à naître on cherchait un parrain.
La question du théâtre encor toute brûlante
S'y prêta volontiers, toujours très complaisante ;
On feignit lui porter le plus vif intérêt,
En lui persuadant que pour elle on ferait
Les plus puissants efforts ; l'œuvre serait commune
Et c'était, pour les deux, une bonne fortune.
Mais quand l'enfant fut grand, et que seul il courut,
Le parrain délaissé s'alanguit et mourut!...

Oht je l'avoue ici, je n'ai pas le courage
De suivre ces projets dans un pèlerinage
Où chacun d'eux prenait un prestige nouveau.
M'accompagneriez-vous vers le jardin Barraud?...
Reçus très froidement, sans tambour ni trompette,
Il faudrait rebrousser jusque sous la Grenette
Qui devait, de grand cœur, nous prêter ses piliers.
De là, par le plus court, prenant les escaliers,
Vous auriez, avec moi, l'insigne privilège
D'aller en Martheray visiter le manège,
Car cet endroit aussi, comme les précédents,
Nous mit, vous le savez, quelques mois sur les dents.
Et puis, redescendant par une douce pente,
Nous irions méditer cette étude importante
Qui voulait nous placer, par un habile tour,
Un pied sur la commune et l'autre à Beau-Séjour.
Je devrais vous conduire à notre Hôtel-de-ville
Dans le but d'admirer et relire entre mille
Les discours éloquentes du Conseil communal,
Ceux des municipaux, tout le procès-verbal.
Mais je crois, en ces temps, la chose inopportune
Ne voulant point ici proclamer la Commune (1).
Pardonnez, j'oubliais les plans de Montbenon.
Furent-ils plus heureux, mieux goûtés? mais non ;
A de fâcheux esprits, ils firent tous en butte
Et tous ont succombé tristement dans la lutte.

(1) Allusion aux événements de Paris.

Lorsqu'au petit enfant on apprend à marcher,
On lui montre un joujou pour le faire approcher ;
Il s'avance d'un pas, puis quand sa main tremblante
Croit déjà posséder l'appât qu'on lui présente,
La mère, en souriant, recule quelque peu,
Prolonge l'exercice à cet utile jeu
Et met toujours l'objet à la même distance
Pour attirer l'enfant, qui toujours recommence.

Du joujou, n'est-ce pas, vous connaissez le nom?
De jouer au bébé nous edmes le renom.

« Pourquoi, » nous disait-on, « par de simples caprices,
Rechercher des plaisirs énervants et factices,

Qui sont pour bien des cœurs un dangereux écueil ?
Le théâtre n'est plus, faites-en votre deuil.

Notre théâtre, à nous, c'est la belle nature,
C'est le lac argenté dont la nappe est si pure,
Des fertiles guérêts le verdoyant tapis
Et des champs cultivés les ondoyants épis. »
L'argument est fort beau ; mais quand l'hiver s'avance
Le ciel a moins d'azur, il perd sa transparence,
Et les âpres frimats, qui de près l'ont suivi,
Pour nous envelopper accourent à l'envi.

Adieu les prés, les bois, les ruisseaux, les cascades,
Les courses sur les monts, les longues promenades,
Nous rentrons dans nos murs et cherchons vainement
Quelque distraction, quelque délassement.

L'hiver on entendait toujours la même plainte,
D'une sombre langueur Lausanne était atteinte ;
L'étranger, au Grand Pont, déposait ses effets,
D'un succulent dîner savourait les bienfaits,
Puis de notre théâtre il demandait l'affiche,
Trouvant que dans l'hôtel on en était fort chiche.

Et par un gros portier souriant et poli,
Il apprenait, hélas, qu'il était démoli !...

Le voyageur bâillant : « de moi l'ennui s'empare ;
Garçon, faites porter mes colis à la gare. »

Et le maître d'hôtel, voyant partir ses gens,
Sonnait tous ses valets soumis et diligents ;
« Quand quelqu'un, disait-il d'un ton acariâtre,
Vous demande, le soir, ce qu'on joue au théâtre,
Ne vous montrez donc pas ingénus à ce point
De répondre toujours que nous n'en avons point !
Soignez mes intérêts ou morbleu je me fâche ;
Répondez, s'il vous plait, ce simple mot : Relâche !

Cependant il existait une société
Dont le nom dans ces vers n'est pas encore cité.
Vous vous souvenez tous de la *Philharmonique*
Qui répandit chez nous le goût de la musique,
Et dont les beaux concerts eurent un tel succès
Que tous les amateurs en recherchaient l'accès.
Cette société, comprise, encouragée
Se vit de jour en jour vivement engagée
A créer à Lausanne un modeste local
Qui servit pour concerts, pour spectacle et pour bal.
A ce louable but rien ne put la soustraire,
Rien ne put arrêter son zélé secrétaire.
De dévoués amis se voyant assisté,
Il convoqua bientôt un nouveau comité.
Et l'œuvre soutenue avec munificence
S'illumina dès lors d'un rayon d'espérance !...

En Georgette, un terrain doucement incliné
Fut, par notre commune, au théâtre donné.
Cette mère au cœur d'or, cette mère chérie
S'était, sur nos revers, un moment attendrie ;
Et quand elle eut payé largement son tribut
Nous touchâmes alors facilement au but.
Chez un banquier on vit les souscripteurs en foule ;
C'était procession, c'était le flot qui roule.
Puis enfin, l'an dernier, élégant, radieux
L'édifice apparut, étonnant tous les yeux !
Quel merveilleux hasard, et quelle cause étrange
Venait à tant d'ennuis donner ainsi le change ?
Chacun crut, cette fois, au monde renversé.

Qu'était-il survenu ? que s'était passé ?...
 Nous fûmes tous plongés dans un sombre mutisme
 Attendant chaque jour quelque grand cataclisme.

Mais aussi l'an septante eut peu de précédents ;
 Le soleil brûla tout de ses rayons ardents ;
 Il attrista le sol, il jaunit les prairies ;
 Les champs furent flétris et les sources tariées.
 Et la guerre joignit à ces calamités
 Le cortège sanglant de ses atrocités !...

Oui, malgré les revers dont j'ai donné la liste,
 Tout frais et rayonnant notre théâtre existe.
 Nous allons, à présent qu'il a pris son essor,
 Graver sur le fronton ces mots en lettres d'or :
*A me voir élever nul n'osait plus prétendre,
 Oubliant qu'à Lausanne il faut savoir attendre.*

De notre jeune enfant, soyons dès aujourd'hui
 Le protecteur sincère et le constant appui.
 A ce temple du goût et de l'art dramatique,
 Donnons tous un salut franchement sympathique ;
 Ne le négligeons point, car nos soins endormis
 Donneraient gain de cause à tous ses ennemis !
 N'y tolérons jamais cette littérature
 Qui d'un monde blasé nous offre la peinture ;
 Avec cet élément le théâtre est un mal.
 Un programme choisi peut le rendre moral.
 Qu'aux institutions dont la patrie est fière
 Tout concoure à donner un noble caractère ;
 Que tout reflète ici les vertus, le devoir
 Sans lesquels rien de grand ne peut vivre et s'asseoir ;
 Et puisse l'étranger que notre sol attire,
 Puisse tous nos voisins être forcés de dire :
 « Si ce peuple a la paix et la prospérité
 C'est qu'il a sagement compris la liberté ! »

L. M.

Un théâtre à Lausanne c'est un merle blanc. Il y avait longtemps que des chasseurs d'esprit le cherchaient, mais malgré le nez de leurs limiers, c'était le terrain qu'ils ne trouvaient pas. On connaît cette histoire. Elle a duré douze ans.

Aujourd'hui enfin, nous l'avons ! Extérieurement, c'est un monument élégant, dont le fronton aurait pu être plus élevé, les matériaux plus homogènes ainsi que les divisions de l'édifice. N'importe, les Anglais y regardent encore moins que nous et c'est pour l'intérieur qu'ils réservent toutes leurs merveilles.

Lorsqu'on voyage en Italie, on remarque avec étonnement que des églises qui semblent être tombées en ruine ou n'avoir jamais été terminées sont à l'intérieur des merveilles de richesse, de plastique et de splendeurs artistiques de toute espèce. Cela tient tout simplement à ce que les églises étaient subventionnées par les princes aussi longtemps qu'elles n'étaient pas terminées, de sorte que tout en amassant des trésors à l'intérieur, on négligeait à dessein de terminer l'édifice aux yeux de la foule.

De nos jours de pareilles supercheries ne sont plus possibles. On tient ce qu'on a promis et même plus, ainsi que l'a fait notre comité de théâtre.

Ce soir-là les abords du Casino-théâtre étaient transformés. On eut dit une grande ville. Les équipages et les dames en toilettes, et en *sorties de bal* affluaient.

Mais il suffit à cette foule palpitante de curiosité

de pénétrer dans la salle, pour chausser le cothurne de la poésie et se rehausser à ses propres yeux.

Winkelmann disait : « Je prends moi-même une noble pose pour contempler les chefs-d'œuvre de l'antiquité. »

Quand l'orchestre lança ses accords les dames parurent plus belles, encadrées qu'elles étaient par les tentures, les moulures et les guirlandes de la salle étincelante.

Après un prologue en vers, la féerie commença. — Au milieu d'un jardin frais et touffu, jaillissait une fontaine joyeusement frappée par un rayon de soleil.

Tout à coup, est-ce un rêve ? est-ce une réalité ? des gnomes gracieux arrivent de droite et de gauche en dansant. C'est le poème de la fraîcheur et de la grâce enfantine, un ballet de chérubins qui vaut mieux que tous les ballets d'artistes. C'est une surprise que nous a réservée M. Gerber.

Au ballet succèdent des scènes de Molière dites par des étudiants dont l'un pourrait être professeur — en art dramatique.

Dans la seconde partie, la troupe de Genève avec M. Genevois et la gracieuse Mlle Regnault, a interprété magistralement le roi des opéras-bouffes, ce *Barbier de Séville* qu'on ne saurait jamais trop entendre. Nous aurons l'occasion de reparler de la troupe.

Pour aujourd'hui constatons que la soirée d'inauguration a été une grande fête pour le public de Lausanne et que ce succès mérité, nous le devons au comité qui, à travers mille obstacles, est parvenu à poser cette couronne au faite de la civilisation lausannoise.

W.

Tribulations.

III

La vie en est pleine. L'Espérance à l'œil riant, au front joyeux, trotte en avant, sans s'apercevoir que le Désappointement est là, qui la suit, en lui faisant par derrière mille sardoniques grimaces.

De bonne humeur et en bon appétit, vous vous mettez à table ; mais cette table (chose désespérante !) vacille un peu. Vous la poussez légèrement dans le but de rétablir l'équilibre de ses pieds ; mais comme ce changement ne fait que la rendre plus mal assise, beaucoup plus vivement alors vous la repoussez d'un autre côté... et voilà cette malheureuse table, qui, comme pour se venger de votre dépit, répand la soupe sur la nappe et renverse la carafe dans votre assiette. Adieu la bonne humeur, et presque aussi le bon appétit !

Dans un moment de préoccupation, ne vous est-il jamais arrivé, de vous surprendre à parler seul et tout haut en cheminant ; puis, sur l'aspect d'un passant qui a pu vous entendre, et mu par je ne sais quelle fausse honte, de transformer subitement en chansonnette la suite de votre soliloque ?

Empressé de vous régaler d'une nouveauté littéraire et ne trouvant à votre portée aucune espèce